

# Méditer la Passion à partir d'un tableau de Saint-Séverin *La Crucifixion*

Attribuée à Pieter Bruegel le jeune



*La crucifixion*, Sacristie de Saint-Séverin, Paris. Huile sur bois, 90 x 130 cm.

## Partie 4

P. Vincent THALLIER – Carême 2020

Voici la fin de notre commentaire de la *Crucifixion*. Nous avons commencé hier à observer les groupes des témoins. Nous poursuivons aujourd'hui avec le groupe de la Vierge Marie et des saintes femmes, les notables et les soldats.

## Introduction

### I. Un tableau disparu

### II. Le cadre naturel

A. Le paysage

B. La ville en arrière-plan

C. Le Golgotha

### III. Les protagonistes



Dans la foule de cette scène centrale, cinq groupes se distinguent. Trois sont reliés à une des croix. Le plus important est rassemblé au pied de la croix du Christ (1). Il se mêle au second groupe, au pied du crucifié à droite (2). Le troisième, au pied du crucifié à gauche est plus clairsemé, en parti caché par un repli de terrain (3). Au premier plan un quatrième groupe se détache, centré sur une dispute entre trois personnages (4) Enfin à l'écart, un peu en hauteur sous les arbres, trois femmes et deux hommes soutiennent la mère de Jésus (5).

- A. Le Christ
- B. Les deux larrons
- C. La dispute de la tunique
- D. Le groupe de la Vierge Marie

Un groupe de six personnes se tient à l'écart sous les arbres. Il est composé de quatre femmes portant coiffes ou voiles et deux hommes têtes nues : « Il y avait là de nombreuses de femmes qui observaient de loin. Elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée pour le servir. Parmi elles se trouvaient Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. Comme il se faisait tard, arriva un homme riche, originaire d'Arimathie, qui s'appelait Joseph, et qui était devenu lui aussi disciple de Jésus. Il alla trouver Pilate pour qu'on lui remette le corps de Jésus » (Matthieu 27, 55-58 ; cf. Marc 15, 40-43 et Luc 23, 49-51).



Ce groupe correspond aux trois femmes et Joseph d'Arimathie nommés par saint Matthieu. Le peintre y a ajouté la mère de Jésus et le disciple qu'il aimait, mentionnés par saint Jean au pied de la croix avec deux des femmes (Jean 19, 26). Le même choix préside à la composition du *portement de croix* de 1564 dans lequel ce groupe est au premier plan. Il nous aide d'ailleurs à saisir la composition de ce groupe.



S'il ne représente pas la mère et le disciple au pied de la croix, Bruegel illustre quand même la recommandation du Crucifié : « Jésus voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voici ton fils." Puis il dit au disciple "Voici ta mère." Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui » (Jean 19, 26-27). C'est

déjà comme un fils que le disciple s'empresse auprès de Marie affligée. Dans l'épreuve de la

souffrance, elle est affaissée sur le sol, comme dans la représentation de la *Pietà*, mais sans le corps de son Fils. Devant elle, toute cette foule est comme un raccourci de l'humanité, dont elle est désormais la mère. Ainsi apparaît-elle apitoyée, autant par les souffrances de son Fils que par le péché, la lâcheté et l'inconstance de ceux qui l'ont condamné.

D'un point de vue formel, on remarquera que ce groupe autour de Marie est disposé en symétrie du bon larron, par rapport au Christ. Comme si elle commençait déjà à être la mère de ce premier racheté.



## E. Les notables et les chefs religieux



Parmi la foule qui se presse au centre, nous pouvons isoler certains personnages que leur costume désigne comme autorités politiques ou religieuses. Certains portent des turbans, note orientalisante incongrue mais suggérant un statut social.

Quelques-uns portent aussi des manteaux à capuches brun, qui évoquent des habits religieux. Un autre enfin porte un manteau rouge assez ample, qui attire particulièrement le regard du spectateur.



Après les injures des passants, saint Matthieu rapporte celle des autorités religieuses : « *De même, les grands prêtres se moquaient de lui avec les scribes et les anciens, en disant : "Il en a sauvé d'autres, et il ne peut pas se sauver lui-même ! Il est roi d'Israël : qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui ! Il a mis sa confiance en Dieu. Que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime ! Car il a dit : "Je suis Fils de Dieu"»* » (Matthieu 27, 41 cf. Marc 15, 31). De son côté le récit de saint Jean rapporte le dialogue du chef des prêtres avec Pilate au sujet du *titulus* énonçant la condamnation (Jean 19, 19-22, cf. p. 11). Cela peut suggérer la présence du gouverneur romain au pied de la croix.



À partir de cet inventaire, on peut interpréter la diversité des vêtements comme signe de la diversité des catégories politico-religieuses. Le personnage à manteau rouge qui occupe une place singulière, pourrait même être le gouverneur romain discutant avec le grand prêtre, pourvu d'un turban et désignant la croix par un large geste autoritaire : « *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit !* » (Jean 19, 22).

## F. Les soldats

Les soldats sont nombreux, aux tenues variées. C'est encore un anachronisme qui évoque plutôt les Flandres de la fin du Moyen-Âge. Cependant, ces détails ne sont pas sans intérêt pour la lecture du récit évangélique.



Des hallebardiers, portent un uniforme caractéristique de la Renaissance : une culotte jaune, bouffante à crevées grises sur des chausses rayées, un plastron métallique sur un pourpoint bleu-gris et un béret rouge. Deux sont bien visibles au premier plan, d'autres se distinguent dans la foule. Ces vêtements sont



caractéristiques des soldats engagés au service d'un protecteur puissant au début de l'époque moderne. D'autres tenues rouges et blanches, à signification héraldique, sont identifiables sur deux cavaliers. L'un d'eux porte un clairon en bandoulière. Les mêmes couleurs se retrouvent sur un cavalier en armure à droite et sur la hampe de l'oriflamme.



Des piquiers, compléments des hallebardiers dans les armées du XVI<sup>e</sup> siècle, sont présents en nombre. Même s'ils sont en partie cachés, un alignement de piques les signale.

Ceux que l'on aperçoit sont revêtus d'une armure complète. Enfin, de très nombreux personnages dispersés sont revêtus d'une partie seulement

d'équipement militaire souvent un casque ou une arme. Ils évoquent une troupe de mercenaires ou une milice comme celles qui s'organisaient pour protéger les cités.



Cette diversité de

gens d'armes fait écho aux différentes forces armées qui pouvaient coexister au XVI<sup>e</sup> siècle.

L'uniforme militaire ne fait son apparition qu'au siècle suivant en Occident, il serait donc vain de chercher à les attribuer avec précision. Cependant l'oriflamme frappé de l'aigle bicéphale renvoie explicitement aux armes de l'empereur germanique. Il est associé au rouge et blanc sur la hampe ce qui fait plutôt référence aux armes de l'empereur Sigismond de Luxembourg (1368-1437) et ses successeurs immédiats. Il s'agirait alors d'un choix archaïque pour Bruegel l'Ancien. Il place la crucifixion sous l'autorité de l'empire romain germanique, mais sous une forme remontant déjà à plusieurs générations.

La variété des militaires, comme celle des autorités, illustre avec précision le récit évangélique.

Depuis son arrestation, Jésus est passé entre les mains de plusieurs forces armées. À Gethsémani d'abord : « *Juda, un des Douze, arriva, et avec lui une grande foule armée d'épées et de bâtons, envoyée par les grands prêtres et les anciens du peuple* » (Matthieu 26, 47, cf. Marc 14, 43). Après la comparution devant Pilate : « *Les soldats du gouverneur emmenèrent Jésus dans la salle du Prétoire et rassemblèrent autour de lui toute la garde* » (Matthieu 27, 27, cf. Marc 15, 16). Saint Luc ajoute la comparution devant Hérode : « *Hérode, ainsi que ses soldats, le traita avec mépris* » (Luc 23, 11).

Cette liste est importante car elle montre la participation des différentes autorités en présence pour aboutir à la condamnation de Jésus. Sa mort ne saurait donc être attribuée à une seule des parties.



Un des cavaliers en armure est équipé d'une lance piquée dans une éponge qu'il présente au Seigneur : *« Après cela, sachant que tout, désormais, était achevé pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : "J'ai soif." Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : "Tout est accompli." Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit »* (Jean 19, 28-30). Avant même la représentation de la mort, l'ultime parole du Seigneur est évoquée à travers ce soldat.



Les nombreuses lances hérissées dans le tableau annoncent aussi la blessure du côté accomplie après la mort : *« Comme c'était le jour de la Préparation (c'est-à-dire le vendredi), il ne fallait pas laisser les corps en croix durant le sabbat, d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque. Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Les soldats allèrent donc briser les jambes du premier, puis de l'autre homme crucifié avec Jésus. Quand ils arrivèrent à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, et son témoignage est véridique ; et celui-là sait qu'il dit vrai afin que vous aussi, vous croyiez. Cela, en effet, arriva pour que s'accomplisse l'Écriture : "Aucun de ses os ne sera brisé". Un autre passage de l'Écriture dit encore : "Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé" »* (Jean 19, 31-37). On a déjà souligné l'attention de saint Jean pour l'accomplissement des Écritures à propos du tirage au sort de la tunique. Il le fait à nouveau, à deux reprises dans le coup de lance en citant le livre de l'Exode (12, 46) et le prophète Zacharie (12, 10). Il semble que Bruegel ait fait sienne cette attention à l'accomplissement.

Enfin ajoutons qu'un de ces soldats présents, encore difficile à identifier sur le tableau, est celui que présente l'évangile : *« A la vue de ce qui s'était passé, le centurion rendit gloire à Dieu : "Celui-ci était réellement un homme juste." Et toute la foule des gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, observant ce qui se passait, s'en retournaient en se frappant la poitrine »* (Luc 23, 47-48, cf. Matthieu 27, 54 ; Marc 15, 39).

## Conclusion

Le foisonnement de personnages peut donner une première impression de confusion. La foule anonyme qui se presse illustre l'annonce que le Christ avait faite de sa mort : « *“Et moi, quand j'aurais été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes.” [Jésus] signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir* » (Jean 12, 32). C'est bien un raccourci de l'humanité que Bruegel place sous nos yeux pour nous inviter à méditer sur le salut de tout homme. Et nous pouvons maintenant nous retirer mais, comme le centurion, puissions-nous le faire en rendant gloire à Dieu.

Car dans cette confusion apparente, nous nous sommes efforcé de trouver un chemin qui nous a conduit depuis le temple de Jérusalem jusqu'au corps offert sur la croix. Saint Jean citait le livre de l'Exode : « *Aucun de ses os ne sera brisé* » (Exode 12, 46 ; Jean 19, 37). Ce verset évoque l'agneau consommé en toute hâte, dont le sang marquant les maisons devait sauver le peuple de Dieu. Dans la célébration juive de Pâque, au premier siècle, cet agneau est offert en sacrifice dans le temple. Le Christ lui est assimilé. Ainsi dans notre parcours à travers ce tableau, dans la contrainte du confinement, nous sommes invités à contempler dans le crucifié, l'agneau de Dieu, immolé qui s'offre en nourriture pour nous sauver. Déjà la lumière de la résurrection brille dans les ténèbres de la mort.

